

# ACTES DU COLLOQUE

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE:  
LES ADDICTIONS, ALIÉNATION  
OU STRUCTURE DE RÉSILIENCE?  
“ADDICT AU QUOTIDIEN”  
DROGUES, MONDES VIRTUELS, RELIGIONS

## ALAIN MUELLER

«BAR-ADDICTS»: RÉFLEXIONS AUTOUR  
DE LA NOTION D'ADDICTION EN REGARD  
DE LA PRATIQUE DU *STREET WORKOUT*

NOVEMBRE 2012

Ce texte a été retranscrit sur base d'une présentation orale, intervention lors du colloque *Entre ombre et lumière : les addictions, aliénation ou structure de résilience ?* « Addict au quotidien » Drogues, Mondes virtuels, Religions le 17 novembre 2012

Auteur : Dr Alain Mueller

Retranscrit, révisé et mis en page par : Lydie De Backer

Sous la direction de : Claire Remy & Olivier Servais

2017

# ACTES DU COLLOQUE

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE:  
LES ADDICTIONS, ALIÉNATION  
OU STRUCTURE DE RÉSILIENCE?  
“ADDICT AU QUOTIDIEN”  
DROGUES, MONDES VIRTUELS, RELIGIONS

NOVEMBRE 2012

**ALAIN MUELLER,**  
*ANTHROPOLOGUE*

« BAR-ADDICTS »: RÉFLEXIONS AUTOUR  
DE LA NOTION D'ADDICTION EN REGARD  
DE LA PRATIQUE DU *STREET WORKOUT*

R.A.T.



**laap**  
laboratoire  
d'anthropologie  
prospective

## LE COLLOQUE

Dans un contexte relativement normatif au niveau du monde des addictions, il nous a semblé opportun de poser une réflexion critique, voire positive, sur les addictions. Partant de cette prémisse, lors d'un premier colloque, l'objectif fut de déterminer « la part de lumière des addictions ». L'hypothèse sous-jacente était que les addictions peuvent parfois repré-

senter un ancrage de substitution dans un monde où il est devenu si complexe de se construire une identité et une place.

En gardant cet axiome, comprendre l'addiction comme un comportement ambivalent, porteur à la fois de réponses potentiellement constructives et de pièges dangereux, nous souhaiterions cette année approfondir la connaissance de la vie quotidienne que racontent les addicts, dans les détails de leurs façons d'être au monde. L'objectif est donc, toujours dans une perspective multidisciplinaire, d'examiner en profondeur la narration du quotidien de différents types de dépendants.

L'idée implicite est que le quotidien révèle le plus clairement les fonctions spécifiques des addictions diverses, puisque c'est toujours dans le quotidien que l'on peut mesurer l'emprise des représentations de l'addiction que se construit le sujet.

En partant des moines dont la vie est rythmée par les prières, jusqu'à l'héroïnomane, dont la vie est séquencée par les injections, en passant par celui qui n'ose plus quitter son écran de peur d'être un instant seul et coupé de sa «gilde», nous chercherons à nous représenter ce qui pour chacun donne sens à sa pratique intensive. Dans ce cadre, nous nous efforcerons de construire une lecture des addictions qui laisse la place à l'inventivité et à la dynamique de vie de chaque sujet.

Depuis les addictions socialement valorisées, jusqu'à celles qui souffrent de l'opprobre général, nous tenterons le pari scientifique de nous en tenir aux données empiriques, cliniques ou ethnographiques. Ni voyeur ni moralisateur, le colloque tentera, sur base de récits descriptifs fouillés et empiriquement fondés, d'établir des symétries et des disjonctions, voire des typologies de l'action quotidienne des addicts, mais aussi du sens qu'ils investissent dans leur geste.

Les exposés seront le plus clinique possible afin de garder bien ouvert a priori le champ de la réflexion spéculative. Ces exposés du matin seront alors discutés lors d'ateliers de travail l'après-midi. Ils permettront de rencontrer plus directement les orateurs et d'avoir avec eux un débat en plus petits groupes.

## LA CONFÉRENCE

*Dans ma contribution au colloque, j'aborde quelques résultats de ma recherche (auto-)ethnographique portant sur une nouvelle forme d'activité sportive nommée street workout, calisthenics ou barhitting par ses pratiquant-e-s. Inspirée par la gymnastique, le bodybuilding ou encore le parcours, cette discipline athlétique consiste à performer des enchaînements de différents exercices dits « au poids du corps » et de leurs variations, principalement à la barre fixe, mais aussi à même le sol. La plupart des pratiquant-e-s s'accordent sur le fait que c'est une série de vidéos tournées dans des parcs publics à New York et postées sur le portail Internet YouTube dès le milieu des années 2000 qui marque véritablement la naissance du street workout dans sa forme actuelle. Ces premières vidéos ont immédiatement rencontré un énorme succès sur Internet, si bien qu'aujourd'hui, la pratique du street workout s'est largement diffusée mondialement et s'accompagne presque systématiquement de l'identification des pratiquant-e-s à une forme de « communauté imaginaire transnationale ».*

*Dans cette présentation, j'engage une réflexion autour de la notion d'addiction en regard de cette « communauté de pratiques ». Je m'intéresse premièrement aux discours de justification et de promotion de la pratique du street workout tenus par ses adeptes. Plus précisément, je me penche sur la fréquente mobilisation, dans ces discours, de la notion d'addiction et montre que celle-ci n'est jamais problématisée en tant que pathologie, mais renvoie au contraire à la passion pour – et la rigueur à – l'entraînement, valeurs perçues comme positives et très largement promues dans ce monde. J'élargis ensuite la discussion en me demandant dans quelle mesure l'intense engagement dans l'ensemble des activités liées à cette communauté de pratiques, notamment le respect des conventions relatives au traitement du corps qui y sont partagées, « débordent », du point de vue de leurs implications et conséquences, sur d'autres formes de logiques, de régimes et de cadres d'action (professionnels notamment), réfutant ainsi, dans une certaine mesure, la thèse d'un « homme pluriel » qui active et désactive à volonté des répertoires propres à chaque mode d'action.*

## LE CONFÉRENCIER

Anthropologue, chercheur et chargé d'enseignement à l'Institut d'ethnologie de l'université de Neuchâtel, Alain Mueller, parmi les premiers anthropologues intéressés à la pratique du *street workout*, mène depuis 2011 une ethnographie multi-située de cette forme de musculation de rue dont les pratiquants utilisent essentiellement le poids de leurs corps et s'appuient sur le mobilier urbain pour réaliser des enchaînements où le développement de la force se compose avec celle des qualités gymniques.



Cette présentation repose sur ma recherche ethnographique sur un mouvement qui s'appelle le *street workout*. Le terme lui-même est encore discuté, même par les adeptes ; il n'y a pas de terme véritablement retenu, ce qui montre que ce dont je vous parle est en pleine construction, c'est un mouvement qui est en train de se construire aujourd'hui même. Alors que j'écrivais ma requête au Fonds National Suisse de la recherche scientifique en 2010 pour obtenir ma bourse postdoctorale, les choses n'étaient pas ce qu'elles sont actuellement. Ça se passe maintenant et j'ai la chance de pouvoir ethnographier un mouvement en train de se construire, un mouvement transnational.

## LE *STREET WORKOUT*

Sous sa forme actuelle, le *street workout* consiste à performer des enchaînements de différents exercices dits au poids du corps, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune charge additionnelle qui intervient, on utilise seulement la résistance du poids du corps. Vous connaissez les pompes, un exercice très classique, les tractions, les *pull ups*, qui sont aussi un exercice de base ? Le but de cette activité est d'enchaîner des séquences de freestyle basées sur



Avant de traiter plus spécifiquement de la thématique du jour, de l'addiction, je vais parler du *street workout* en général et de mon approche méthodologique.

ces exercices. Contrairement à la musculation classique, la notion de *flow* et l'esthétique interviennent, tout comme elles interviennent dans le *break-dance* par exemple, au contraire de la musculation classique où le style, l'esthétique de la pratique n'intervient pas aussi directement. Cette activité ne nécessite aucun matériel, et c'est bien cela qui la rend intéressante du point de vue de ses pratiquant-e-s. Elle est souvent pratiquée dans des parcs urbains, dont certains mettent même à disposition du public un équipement rudimentaire : barre fixe, barres parallèles, en tout cas aux États-Unis c'est très fréquent, entre autres dans les complexes HLM comme on dirait ici. La pratique du *street workout* est donc gratuite, et cet aspect est vraiment important, notamment dans les discours de légitimation des pratiquantes et pratiquants, parce que cela met cette pratique en opposition avec le fitness classique qui est considéré comme quelque chose de *upper-middle-class*, donc de classe plutôt aisée, souvent « blanche ». La plupart des pratiquants s'accordent sur le fait, le mythe fondateur comme je l'appelle, que cette pratique a commencé au début des années 2000 dans la région new-yorkaise. Ce qui a mis le feu aux poudres est une série de vidéos filmées à New York et postées sur YouTube en 2005, dès le début de la création du portail vidéo en ligne. Les vidéos ont eu rapidement un immense succès, à l'échelle transnationale, si bien qu'aujourd'hui, sept ans après, la pratique est véritablement transnationale, si ce n'est globale. La pratique s'est développée au travers de la création de *teams*, c'est-à-dire de groupes locaux, d'en général cinq-six personnes, qui se réunissent. Chaque groupe a son petit ancrage territorial dans son parc : le team des Bartendaz, par exemple, a été créé à Harlem et s'entraîne principalement dans le Marcus Garvey Park, sur la East 124<sup>th</sup> Street ; le team Wingate tire son nom de son parc d'entraînement, le Wingate Park à Brooklyn. Ce développement a été repris à l'échelle transnationale, si bien qu'aujourd'hui on a des teams partout, notamment en Europe de l'Est où ça a vraiment beaucoup pris, et bien évidemment en Amérique du Nord. On peut peu à peu mobiliser la notion de communauté virtuelle pour parler du mouvement *street workout*. Les pratiquants s'identifient à une communauté transnationale autour de cette pratique.

Vidéo issue d'un team new-yorkais d'origine dominicaine avec qui j'ai travaillé, ils ont organisé ce qu'on appelle une *pull up jam*, une jam d'exercices, qui montre bien l'état actuel du développement de ce sport. Ce n'est pas facile, je l'accorde :

<https://www.youtube.com/watch?v=00xRvgfpuQQ>



## MÉTHODE

J'engage une méthode ethnographique « classique » d'observation participative, à laquelle j'ajoute deux régimes d'engagements méthodologiques un peu particuliers.

Le premier est mon propre apprentissage. Ce n'est pas particulier en soi, la participation est fondamentale dans la pratique ethnographique, mais dans un cas comme ça, ça prend des proportions particulières parce que c'est difficile, tout simplement. J'ai quand même en moyenne dix ans de plus que les pratiquants, donc pour moi c'est beaucoup de travail. Au début, quand j'ai commencé ma recherche, je considérais que c'était un travail préparatoire du véritable terrain, mais je me suis vite rendu compte que j'avais déjà accès à certaines données sensorielles, et ça m'a un peu orienté vers toutes les recherches qui ont été faites en anthropologie du corps et des sens de manière à théoriser et à thématiser ces données auto-ethnographiques sensorielles.

Le deuxième régime d'engagement particulier que j'utilise dans ce terrain, c'est que, comme on le voit dans la vidéo, l'image est très importante dans le développement du *street workout*. C'est-à-dire que, constamment, on va rechercher à documenter les freestyles pour les poster sur YouTube. Il y a vraiment un rapport dialectique entre le corps et ce que j'appelle l'ordre sémiotique, c'est-à-dire le langage, l'image en règle générale et plus spécifiquement les vidéos en ligne. J'avais envie de suivre, de « traquer » ces

activités justement là où elles sont, et d'engager un travail sur internet, c'est pour ça que j'ai créé un blog qui s'appelle Typewriterz, du nom d'une figure (mouvement d'aller-retour sur une traction), qui signifie littéralement « machine à écrire » ; je trouvais que c'était une belle allusion à la pratique ethnographique dans laquelle l'écriture intervient. J'ai créé ce blog dans une volonté un peu polyphonique, dans l'idée de *resymétriser* l'anthropologie en donnant la possibilité à mes interlocuteurs de participer à la construction des données en réagissant sur mon blog par rapport à des extraits d'entretiens – je les filme tous – afin de pouvoir en discuter. C'est beaucoup de travail, l'édition, les vidéos, ça me prend beaucoup de temps.



Voici la carte des statistiques de mon blog. Vous voyez que c'est global, il s'agit des visiteurs de mon blog en une semaine, c'est une bonne carte de l'état actuel de diffusion du *street workout*.

## L'ADDICTION

Je n'avais jamais pensé mon terrain au travers des lunettes de l'addiction, et c'est un terme avec lequel je ne suis pas très à l'aise. Je ne suis pas convaincu de la pertinence analytique dans une dimension anthropologique du terme d'addiction. J'ai réfléchi sur la façon de m'engager sur ce terrain-là et j'ai choisi d'articuler ma présentation en deux volets.

Dans un premier temps, je vais m'intéresser plus particulièrement à l'activité critique déployée par les adeptes du *street workout*, et plus précisément à leur discours de légitimation et de justification, et de leur promotion de leur propre pratique, tout en mettant en lumière leur propre mobilisation de la notion d'addiction. Effectivement, j'ai été surpris de voir, à partir du moment où j'ai été attentif à cette notion, qu'eux-mêmes mobilisent souvent la notion d'addiction.

Dans un deuxième temps j'élargirai la discussion et je me demanderai dans quelle mesure cet engagement dans l'ensemble des activités liées à cette communauté de pratique, et notamment le respect des conventions relatives au traitement du corps, mais aussi l'investissement communautaire, débordent du point de vue de leurs implications et conséquences sur d'autres formes de logiques, de régimes et de cadres d'action, professionnels notamment. Je rappellerai de ce point de vue certains comportements ou régime d'engagement qui peuvent être qualifiés d'addictifs.

## 1.

Je m'intéresse plus spécifiquement aux discours de rationalisation, de légitimation et de promotion de cette pratique mobilisés par les pratiquants, et plus particulièrement à leur façon de mobiliser la notion d'addiction. D'un point de vue épistémologique, cette démarche s'inscrit dans la démarche générale de la sociologie pragmatique visant à l'abandon d'une démarche critique pour une approche socioanthropologique de la critique. Je cite Boltanski : « Il s'agit là d'une mise en suspens pour des raisons méthodologiques de la position critique du sociologue afin de prendre l'activité critique développée par les personnes ordinaires comme l'objet d'une sociologie », ou d'une socioanthropologie, pourrait-on dire ici.

Je vais commencer par une vidéo à laquelle vous n'allez probablement rien comprendre, mais c'est un peu le but, je vais jouer avec ça. C'est un clip de rap qui commence avec une scène dans laquelle un homme se confie à une femme qui semble être sa psychologue. C'est un peu difficile à comprendre, j'ai dû mobiliser mes collègues américains qui eux-mêmes avaient de la peine à comprendre, donc j'ai mis un sous-titre sur le début du clip.

<https://www.youtube.com/watch?v=Vrx1ckgv7uQ>



**Hey Giant How are you today? Still dreaming, still dealing with a lot of conflict.**

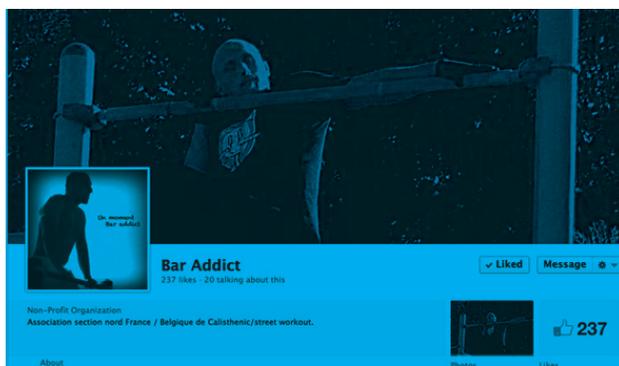
**Still dreamin' about Barbara, huh? How did you know? You always dream about Barbara, she's always on your mind. Can't stop thinking about her. Well you know what I say, right? All conflict will be resolved. I hope so. It will Giant, she will.**



Je vais contextualiser et vous allez comprendre où je veux en venir. Au début, on voit cette personne : il s'agit de G.I.A.N.T. aka Hassan Yasin, qui est le fondateur des Bartendaz, dont j'ai déjà parlé, qui est un des premiers groupes de *street workout* à New York. Ils sont parmi les groupes les plus connus, ils sont vraiment considérés comme mythiques. J'ai eu la chance de travailler avec eux cet été à New York et j'ai pu parler de ce clip avec l'un d'eux. Styles P, qui est un rappeur de Brooklyn, était en contact avec les Bartendaz et avait envie de faire un clip sur le *street workout* comme vous l'avez vu. L'idée du clip, c'est d'utiliser la métaphore de Barbara pour la barre de *pull up*. Vous avez vu l'esthétique du clip, au début Giant se confie à sa psychothérapeute en lui disant son problème d'addiction à Barbara, sa dépendance à elle, qui est cette femme qui symbolise, qui est une métaphore pour la pratique du *street workout*. On voit bien combien la notion d'addiction ici fait partie de la trame centrale de la construction du clip. Ce qui est amusant, c'est que la notion d'addiction a été mobilisée à un tel point dans ce clip que même les auditeurs ont été troublés. Styles P a dû se justifier plus tard dans une vidéo qu'il a postée lui-même sur YouTube pour dire qu'effectivement il ne s'agissait pas d'une métaphore pour la cocaïne, ce que tout le monde avait cru, mais bien pour la pratique du *street workout*. Je ne sais pas si vous êtes à l'aise avec l'anglais américain, mais je vous montre quand même la justification qui est intéressante. (<https://www.youtube.com/watch?v=dTnOWjrNM2Q>) Avec toute une mise en scène très new-yorkaise. La raison pour laquelle il y a eu confusion, c'est que – je ne vous ai pas traduit l'ensemble des paroles parce que c'est un travail qui m'aurait pris des heures, et elles ne sont pas disponibles sur internet, ce qui est étonnant pour une chanson de rap – à un moment il dit : « Barbara got

me like a junkie », donc c'est vraiment très explicite, pendant toute la chanson, à un tel point qu'on a pu croire qu'il s'agissait de la cocaïne.

Ça me permet d'introduire cette panoplie de mobilisations de la notion d'addiction. *Bar-addict*, voilà tout à fait le genre de détails auquel je n'étais pas attentif avant qu'on me propose de réfléchir à cette notion d'addiction. Vous avez compris que la notion de « *bar* » est centrale et que presque tous les noms de teams intègrent ce terme : Bartendaz, Barstarzz, Bar-barians, etc. En Californie, où je suis basé, le groupe de Los Angeles s'appelle les Baroholics, par allusion avec *alcoholic*, donc là aussi la notion de dépendance est mobilisée. Le hasard fait incroyablement bien les choses puisqu'il y a un groupe de *street workout* qui s'appelle les Bar-addicts, et qui est un groupe belge, je trouvais ça amusant.



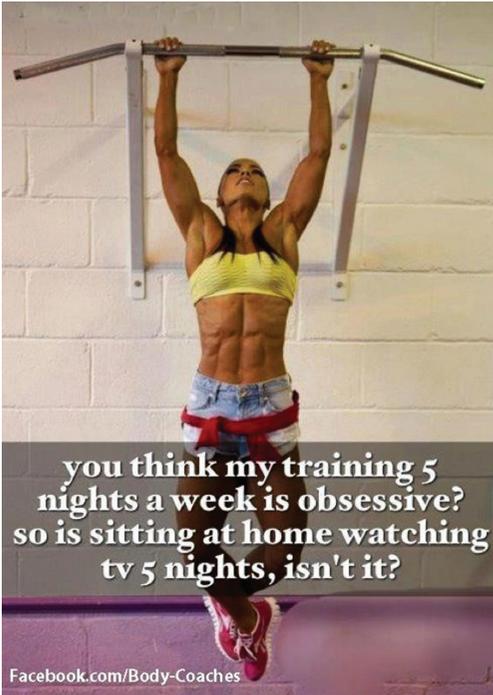
Pour des raisons pratiques, toutes les illustrations que j'utilise sont des discours collectifs, qui sont postés sur internet, avec une construction publique des groupes et de leur identité, mais cette mo-

bilisation de la notion d'addiction est aussi perceptible dans les discours individuels dans les entretiens que je mène, où souvent on me parle de l'addiction au *street workout*. Cette mobilisation se fait avec d'autres catégories qui sont proches : l'obsession, la drogue.

**What if there was a "drug" that could...**

- IMPROVE YOUR MOOD
- INCREASE YOUR SEX DRIVE
- HELP YOU LOSE WEIGHT
- HELP YOU SLEEP BETTER
- IMPROVE YOUR SELF-CONFIDENCE
- INCREASE YOUR PATIENCE
- GAVE YOU ENERGY
- REGULATE YOUR DIGESTION
- INCREASE YOUR EARNING POTENTIAL
- MAKE YOU MORE ATTRACTIVE TO OTHERS
- HELP YOU APPEAR YOUNGER
- IMPROVE SKIN TONE
- ELIMINATE MOST ACHES AND PAINS
- LENGTHEN YOUR LIFE
- ALLOW YOU TO EAT MORE

**There is. It's called exercise.**



La chose la plus difficile avec l'exercice, c'est d'arrêter. Une des autres tactiques employées est d'utiliser d'autres formes d'addiction (alcool, cigarettes, drogues) pour revaloriser l'addiction au sport, au *street workout*. « Vous pensez que ma façon de m'entraîner est obsessive, que dire de regarder la télé cinq soirées par semaine ? » On mobilise ce qu'on perçoit comme une autre forme d'addiction (dans ce cas le rapport à la télévision) pour légitimer et promouvoir sa pratique. En affirmant explicitement le rejet des drogues pour au contraire valoriser l'autre addiction, entre les lignes, qui est celle à la barre. Concernant les drogues, évidemment les drogues dures type héroïne, cocaïne, la seringue dans le milieu sportif qui est un symbole pour l'usage des stéroïdes. Ce qui est intéressant c'est qu'en *street workout*, au contraire du body-building classique où l'on rencontre même des pratiquants du dimanche qui utilisent des stéroïdes, ici ce n'est pas intéressant pour la simple et bonne raison que c'est le poids du corps qui est la résistance. Si on utilise des stéroïdes, le poids du corps va augmenter de telle manière que ça ne va pas forcément faciliter la pratique du *street workout*, mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle il y a un rejet des stéroïdes, il y a tout un discours social sur une alimentation saine, etc. En général, il y a un discours contre l'usage de stéroïdes qui circule dans ce milieu-là.

## 2.

Dans cette seconde partie j'engage une réflexion un peu plus large sur l'investissement dans le *street workout*, investissement sportif mais aussi plus largement investissement dans cette communauté de pratiques qui dépasse largement l'entraînement lui-même, puisque l'investissement communautaire, notamment au niveau des nouvelles technologies et des nouveaux médias en particulier – la présence sur Facebook et YouTube – est extrêmement important. Je me demandais dans quelle mesure ces formes d'investissement débordent du point de vue des implications et conséquences sur d'autres formes de logiques, de régimes et de cadres d'action, et rappellent de ce point de vue une pratique qui pourrait être considérée comme étant addictive. Pour introduire cette partie, je vais brièvement reprendre quelques grandes lignes d'un débat sociologique sur l'apprentissage des techniques du corps. Comme vous le savez certainement, Bourdieu théorise l'apprentissage des techniques du corps en employant les notions d'incorporation et d'*hexis*, et présuppose que cet apprentissage consiste en un apprentissage par corps du social, au singulier, et donc des valeurs et des manières de faire propres au milieu des agents. Cette vision s'insère dans sa conception de la socialisation des structures sociales au travers de la notion d'*habitus*. Ce qui est intéressant, c'est que cette vision a été critiquée par des travaux ultérieurs, notamment ceux de Bernard Lahire qui dans son livre *L'homme pluriel* souligne la pluralité des scènes de socialisation et des logiques d'action qui y sont associées, qui constituent donc non pas une mais différentes gammes de dispositions incorporées qui sont activées par les acteurs sociaux en fonction des situations, des cadres d'action. Évidemment, mon travail, conformément à cette critique de Lahire, montre bien que le *street workout* constitue sans aucun doute une scène de socialisation du corps à part entière, qui vient s'ajouter à tout autre cadre de socialisation qui a pu précéder l'engagement dans le *street workout*. Je continue ma mobilisation de ce débat théorique : chez Bourdieu, l'apprentissage des techniques du corps échappe non seulement à la médiation du langage et des objets, mais aussi à la conscience des agents et donc à leur activité critique. Exemple typique : Loïc Vacant, élève de Bourdieu, qui fait son étude sur les boxeurs à Chicago et qui développe la notion de *learning by doing*, on apprend par corps, pour qualifier l'apprentissage de ce qu'il appelle l'*habitus pugilistique*. Lui-même ne mobilise pas du tout la médiation du langage ou des objets de cet apprentissage qui passe directement au corps. Cette vision

a elle aussi été largement critiquée, je pense ici aux travaux de Sylvia Faure, qui a travaillé sur la danse, et aussi aux travaux d'Antoine Hennion, qui a travaillé sur les goûts. Tous deux démontrent que l'activité critique et réflexive des acteurs est centrale dans ses processus d'apprentissage et que la médiation sémiotique et matérielle y est très présente. Encore une fois c'est une perspective de laquelle je me sens très proche puisque ma recherche vérifie largement ces hypothèses en démontrant que, premièrement, les acteurs sont tout à fait capables d'engager leur propre corps dans plusieurs régimes d'action, ce qui souligne le caractère actif et réflexif de leur propre apprentissage de ces techniques. Deuxièmement, ma recherche montre qu'il y a un très fort degré de médiation des objets et du langage, et YouTube en est un exemple, de l'ordre sémiotique qui est fondamental dans l'apprentissage des techniques du corps du *street workout*. Dans la pratique, c'est ce que je vois dans les entretiens informels notamment, tous les pratiquants ont découvert le *street workout* sur YouTube et se sont mis tout simplement à copier, à « mimiquer » ce qu'il y avait dans les vidéos. Ce qui ne va pas sans mal.

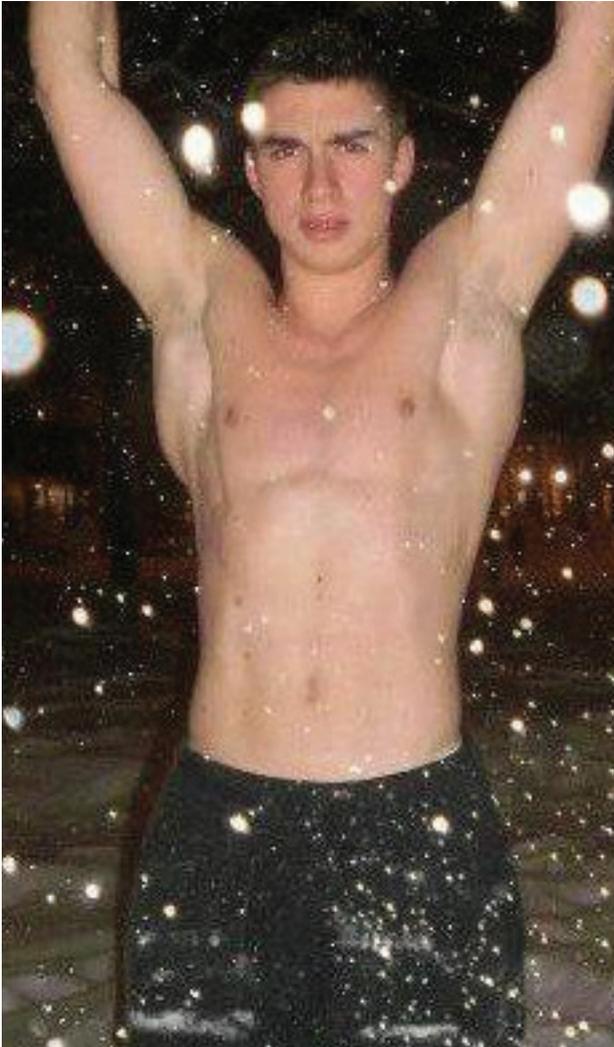
Pour poursuivre la réflexion, ce que je veux questionner aujourd'hui, même si je me sens proche de cette perspective Lahirienne de l'homme pluriel, j'aimerais questionner ce passage d'une gamme à l'autre. Dans quelle mesure est-ce qu'on peut passer d'une gamme à l'autre sans que ça laisse de trace ? Sans problème, s'adapter d'une situation à l'autre. Ce que montre mon enquête, c'est qu'il y a une vive volonté des pratiquants de *street workout* de réduire, ou en tout cas de mettre au second plan, dans leur pratique quotidienne et dans leurs discours biographiques, leur engagement dans d'autres mondes, dans d'autres logiques, d'autres régimes et cadres d'action, pour justement mettre le *street workout* au premier plan. Cette pratique s'identifie à plusieurs niveaux. Premièrement dans les pratiques quotidiennes. Je pense ici aux pratiques corporelles, aux traitements du corps, et notamment à l'entraînement. On va s'entraîner tous les jours, et ce, quoi qu'il arrive, même s'il neige. Deuxièmement, l'alimentation est très importante, vu que le contrôle du poids du corps est important, on va essayer de garder un ratio le plus favorable possible entre masse musculaire et masse grasseuse, parce que le poids c'est l'ennemi, puisqu'on le soulève dans l'activité, donc on va essayer d'avoir une quantité de graisse corporelle le plus bas possible. À la fois dans les pratiques mais aussi dans les discours, on retrouve cette emphase sur l'alimentation saine.



Street WorkOut WorldWide

Snow or Rain, I always train! – share the truth! :)

Street WorkOut WorldWide



La première photo montre bien cette posture, et la deuxième a été postée par un pratiquant de New York qui est végétalien, contrairement aux body-builders classiques qui consomment excessivement de protéines de viande, il y a plusieurs teams de *street workout* qui sont végétariens voire végétaliens. Ce pratiquant est crudivore végétalien.



BarStarzz

5 février 2013 · ©

These are the health insurance experts. #barstarzz #washingtonheights



Le deuxième volet dans lequel on identifie cette volonté de se *surengager* dans le régime propre au *street workout*, c'est dans les pratiques que j'appelle communautaires, et ici je souligne l'importance de la participation à la communauté au travers de l'engagement virtuel. Je prends l'exemple de Barstarzz, dont j'ai montré une vidéo. Ed, le fondateur de Barstarzz, est professionnel, c'est son métier, ce qui est aussi parlant en regard de la manière

dont l'activité déborde sur d'autres cadres, c'est-à-dire que lui-même a renoncé à avoir une profession classique, et l'essentiel de son chiffre d'affaires se trouve sur YouTube. Il est donc un professionnel des nouveaux médias, il est constamment connecté, il poste des vidéos. Son domaine d'activité, c'est vraiment les nouveaux médias. Plus largement, l'existence même du *street workout* est dépendante de l'image. Je voulais mobiliser la notion de dépendance et d'addiction pour parler justement de cette espèce de symbiose qui existe entre le *street workout* et les nouvelles technologies, l'image et YouTube en particulier.

Un autre domaine dans lequel ce surinvestissement peut être identifié est celui des choix biographiques. Presque tous mes informateurs incorporent le *street workout* dans leur projet professionnel, tous se débrouillent pour devenir coach personnel. À New York notamment, il y a des ateliers qui sont organisés tous les week-ends. Les client-e-s sont souvent des personnes de la classe moyenne new-yorkaise, parfois un peu en surpoids, pas du tout ou peu entraîné-e-s, qui veulent prendre leur santé en main, ce qui crée des rencontres assez intéressantes. Ils vont par exemple à East Village, dans un parc. C'est une source de revenus pour les pratiquants. Deuxième exemple : un pratiquant new-yorkais, ancien punk, avec qui je parle parce que j'ai fait une thèse sur le hardcore punk, et il me dit : « Depuis que je suis dans le *street workout*, c'est fini le punk, parce que les concerts sont beaucoup trop tard le soir ». Il a donc renoncé à cet engagement dans le punk, qui était pourtant important dans son passé, pour pouvoir respecter son engagement sportif et se lever tous les matins à 6h pour aller s'entraîner. Troisième exemple : la volonté d'utiliser le tatouage pour souligner l'engagement intensif, pour marquer un rappel à l'usager et à ceux qui le voient du surinvestissement dans le *street workout*.



Troisièmement, cette volonté de masquer les autres régimes d'engagement peut être identifiée dans les discours. La mobilisation de la notion d'addiction est omniprésente dans ces discours. Exemple : Quelqu'un qui se fait appeler SuperSayan, un pratiquant français vraiment important, ses vidéos sont très respectées de manière transnationale, qui a construit véritablement un personnage autour de sa pratique, et qui, dans un entretien que j'ai réalisé, a vraiment catégoriquement refusé d'évoquer toutes ses autres activités, il n'a pas voulu me dire quel était son prénom, son métier, ... Une vraie volonté de masquer toutes les autres formes d'engagement, notamment professionnelles, toutes les formes de registre identitaire, pour ne mettre en avant que le pratiquant de *street workout*. C'est vraiment cette dimension-là que je veux souligner aujourd'hui. Autre exemple : Je parlais de politique avec Ed, c'est toujours intéressant avec les Américains. Il est rentré dans quelques considérations politiques pour rapidement me dire que ça ne l'intéressait pas du tout : « I just do my barz ». J'ai trouvé ça amusant, ça se retrouve dans cette « Just leave me with my bar ». Cette volonté de ne pas s'engager dans la discussion, pour tout rapatrier vers son engagement dans l'entraînement.



Il y a un entremêlement dans les pratiques discursives, corporelles et dans les choix biographiques qui montre qu'on a une volonté de masquer les autres formes d'engagement et de souligner, de survaloriser les entraînements et le *street workout*. Ce qui est intéressant par rapport à la notion d'addiction, c'est que tout ça est fait d'une manière positive, on va mettre en valeur ce *surengagement* et montrer combien cela est positif dans ses répercussions dans la vie. C'est une addiction dont on est fier. Ce qui est

intéressant, c'est que cette volonté discursive qui s'identifie dans les pratiques quotidiennes est réelle dans ses conséquences – je mobilise ici le théorème de Thomas, sociologue de l'école de Chicago – en cela que cette volonté de mettre le *street workout* au premier plan a des conséquences bien réelles et bien identifiables dans les biographies ; ces conséquences débordent sur les autres logiques d'action. C'est vraiment en cela que la notion d'addiction est intéressante, tout se passe comme si l'engagement dans le *street workout* était qualifié d'addictif. Ce qu'on identifie ici, un peu comme dans d'autres types d'addiction, c'est que petit à petit « l'addict » va voir son monde pluriel se réduire et l'ensemble de ses activités s'orienter exclusivement vers sa consommation, qui est ici la consommation de sport.

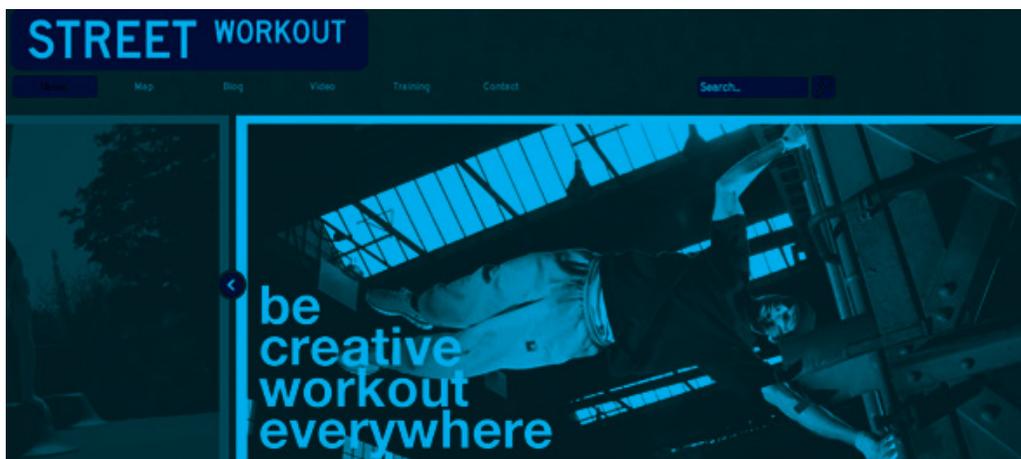
Quelles sont les conséquences de ce surinvestissement dans l'engagement sportif ? D'abord les dispositions physiques, le marquage du corps. Tous les pratiquants ont les mains extrêmement marquées par la pratique. La masse musculaire se voit aussi, ce sont des gens très athlétiques. Autre conséquence bien réelle, ce sont les régimes alimentaires qui vont faire peu à peu que les pratiquants vont refuser certaines situations : refuser d'aller manger avec des amis par exemple, pour ne pas faire d'entrave à leur régime alimentaire. De manière un peu plus large, parce que ce qui est intéressant



dans la notion d'addiction n'est pas uniquement la manière dont les gens la mobilisent, c'est aussi la circulation du label, c'est bien les autres qui labélisent l'addict en tant qu'addict, c'est la manière d'être perçu par ces gens-là qui va..., vous connaissez la thèse des interactionnistes symboliques, George Herbert Mead, qui dit que finalement la manière dont les acteurs perçoivent un individu en particulier va être réelle dans ses conséquences, c'est-à-dire que l'individu va s'identifier à ce label. C'est ce que montre Howard Becker dans son livre *Outsiders*. Il y a plusieurs

exemples, mais je vais mobiliser un exemple auto-ethnographique : dernièrement j'ai participé à une conférence sur le corps, on était que des anthropologues, et j'ai immédiatement été labélisé comme le sportif. C'était extrêmement intéressant d'un point de vue ethnographique, c'est-à-dire que le samedi matin, deuxième jour de la conférence, un collègue vient vers moi et me dit : « alors, levé à 5h du matin pour s'entraîner ? » Je trouvais ça étonnant, d'abord parce que j'étais anthropologue comme lui donc il aurait très bien pu me dire : « Alors, levé à 5h du matin pour écrire un article ? » Mais non, étonnamment, ce n'est pas ça qu'il a mobilisé, c'était vraiment cette addiction au sport, ce que j'ai trouvé intéressant en terme de perception des autres et d'image qu'on renvoie.

Autre conséquence réelle de ce surinvestissement dans le *street workout*, c'est la manière de percevoir l'espace. On va percevoir la ville en fonction des spots d'entraînement et des parcs. Il y a notamment un groupe suisse qui voyage beaucoup et qui prend des photos des parcs ; ils sont en train de créer une espèce de mappemonde des parcs urbains où l'on peut s'entraîner. Ça rythme leurs vacances véritablement. Voilà combien l'entraînement et sa mise en avant sont réels dans leurs conséquences, dans la manière de voir le monde et de percevoir l'environnement urbain.



Enfin, et ce sera ma manière de conclure, plus largement c'est aussi au niveau des valeurs que ce débordement s'inscrit. Ce que je trouve intéressant dans le *street workout* c'est qu'il y a un entremêlement des valeurs très libérales typiquement américaines – où l'on a cette idée qu'on est seul maître de soi et que c'est la prise en charge de soi qui va permettre de se sortir de la misère (ça me surprend constamment de voir des pratiquants

d'Harlem ou du Bronx qui viennent parfois de milieux très défavorisés, mais qui soulignent leur propre devoir de se sortir de cette situation par leurs actions, par leur rigueur à l'entraînement, par leur discipline) – avec des valeurs beaucoup plus proches de ce que nous appelons en Europe le socialisme. Je vous parlais des Bartendaz, ce groupe de Harlem, qui ont un discours notamment articulé autour des droits des Afro-Américains, qui considèrent le *street workout* comme une possibilité de sortir les enfants afro-américains du ghetto, de la *junkfood* et de l'inactivité. Leur slogan c'est *Movement is medicine, health is wealth* = La santé c'est la richesse, le mouvement c'est la médecine. J'ai participé à un des événements qu'ils ont organisés, c'était très intéressant parce qu'ils ont volontairement organisé cet événement à Harlem, à environ 500 mètres de leur parc d'entraînement, et volontairement PAS dans ce parc car ils voulaient souligner que le *street workout* ce n'est pas que l'entraînement ; c'est aussi un engagement social auprès des jeunes (distribution de nourriture ...). C'était un événement vraiment intéressant au regard de la notion d'addiction : malgré le fait qu'ils avaient mobilisé un parc où il n'y avait pas de barre, justement pour montrer aux gens que c'est plus que de l'entraînement, les pratiquants présents qui étaient un peu déçus de ne pas pouvoir pratiquer se sont débrouillés pour fabriquer des barres, avec le portail du terrain de basket dont ils ont déchiré le grillage, ainsi qu'avec le panier de basket.



Dans cette contribution au colloque, **Alain Mueller** aborde quelques résultats de sa recherche (auto-)ethnographique portant sur une nouvelle forme d'activité sportive nommée *street workout*, *calisthenics* ou *barhitting* par ses pratiquants. Inspirée par la gymnastique, le bodybuilding ou encore le parcours, cette discipline athlétique consiste à performer des enchaînements de différents exercices dits « au poids du corps » et de leurs variations, principalement à la barre fixe, mais aussi à même le sol. La plupart des pratiquants s'accordent sur le fait que c'est une série de vidéos tournées dans des parcs publics à New York et postées sur le portail Internet YouTube dès le milieu des années 2000 qui marque véritablement la naissance du *street workout* dans sa forme actuelle. Ces premières vidéos ont immédiatement rencontré un énorme succès sur Internet, si bien qu'aujourd'hui, la pratique du *street workout* s'est largement diffusée mondialement et s'accompagne presque systématiquement de l'identification des pratiquants à une forme de « communauté imaginaire transnationale ».

Dans cette présentation, Alain Mueller engage une réflexion autour de la notion d'addiction en regard de cette « communauté de pratiques ». Il s'intéresse premièrement aux discours de justification et de promotion de la pratique du *street workout* tenus par ses adeptes. Plus précisément, il se penche sur la fréquente mobilisation, dans ces discours, de la notion d'addiction et montre que celle-ci n'est jamais problématisée en tant que pathologie, mais renvoie au contraire à la passion pour – et la rigueur à – l'entraînement, valeurs perçues comme positives et très largement promues dans ce monde. Il élargit ensuite la discussion en se demandant dans quelle mesure l'intense engagement dans l'ensemble des activités liées à cette communauté de pratiques, notamment le respect des conventions relatives au traitement du corps qui y sont partagées, « débordent », du point de vue de leurs implications et conséquences, sur d'autres formes de logiques, de régimes et de cadres d'action (professionnels notamment), réfutant ainsi, dans une certaine mesure, la thèse d'un « homme pluriel » qui active et désactive à volonté des répertoires propres à chaque mode d'action.

